

Morisset, Lucie K., Luc Noppen, et Patrick Dieudonné.
Patrimoines modernes : L'architecture du vingtième siècle à Chicoutimi. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2004, 192 pages

Drouin, Martin. *Le combat du patrimoine à Montréal (1973-2003)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, « Patrimoine urbain », 2005. Pp. 386

Claudine Déom

Volume 35, Number 1, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016003ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016003ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Déom, C. (2006). Review of [Morisset, Lucie K., Luc Noppen, et Patrick Dieudonné. *Patrimoines modernes : L'architecture du vingtième siècle à Chicoutimi*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2004, 192 pages / Drouin, Martin. *Le combat du patrimoine à Montréal (1973-2003)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, « Patrimoine urbain », 2005. Pp. 386]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 35(1), 56–58.
<https://doi.org/10.7202/1016003ar>

universities were in major urban centres—what happened in universities in smaller locales? Hopefully, Gidney will have the chance to address some of these questions in future works.

Catherine Carstairs
University of Guelph

Therrien, Marie-Josée. *Au-delà des frontières : L'architecture des ambassades canadiennes 1930–2005*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2005. Pp. xi, 231. Illustrations, glossaire, bibliographie.

Peu étudié, le sujet du livre est *a priori* très intéressant car il porte, entre autres, sur la question de l'architecture comme représentation du pays « au-delà des frontières ». Cependant, dès l'introduction, l'auteure informe le lecteur que, pour des raisons de sécurité, elle a rencontré plusieurs difficultés pour accéder à la documentation, en particulier aux plans. Sa déception est d'autant plus vive qu'elle semble être intriguée (ou fascinée) par cette image de l'ambassade comme boîte à secrets devant résister à l'espionnage. Pourtant, en ce qui concerne l'architecture, les dispositifs de sécurité tiennent souvent de la construction ou de moyens simples comme l'isolement d'une salle; en vérité à bien peu de chose. De plus, dans un monde diplomatique qui doit composer avec le terrorisme, on comprend aisément que les détails de la sécurité devaient être exclus de l'étude et celle-ci n'en souffre pas.

Il y a pourtant une autre difficulté, plus lourde de conséquences, qui aurait gagné à être expliquée. C'est le fait de ne pas toujours avoir la documentation pour mettre en contexte cette architecture, car c'est bien là un des enjeux dominants : exporte-t-on une partie du Canada ou respecte-t-on un environnement local? Aux yeux du pays hôte, l'image que l'édifice projette est en grande partie liée à l'attitude dans l'implantation. On peut citer en exemple la récente chancellerie des États-Unis à Ottawa qui, sans même parler de son esthétique, suggère par sa taille, son expression et son implantation une attitude arrogante de la diplomatie étasunienne. La méconnaissance dans plusieurs études de cas de l'environnement des ambassades canadiennes ne permet pas toujours de saisir à leur juste valeur la courtoisie ou non de la diplomatie canadienne en matière de forme bâtie.

Indépendamment de ces difficultés, on peut regretter qu'en introduction l'auteure ne prenne pas plus grand soin d'expliquer la méthodologie et le cadre de son analyse. C'est à son désavantage car, au fil de la lecture, le sujet mène à une grille d'analyse complexe qui inclut l'histoire de la diplomatie canadienne, les aléas du fonctionariat et du pouvoir fédéral, les relations internationales, etc. Les chapitres du livre suivent d'ailleurs un ordre chronologique qui reflète ces aspects. La richesse de ces mises en contexte historique dépend bien sûr de la quantité d'informations disponibles mais dans l'ensemble, ces considérations historiques constituent l'aspect le plus instructif et le plus méritant du livre. On retiendra par exemple la grisaille des ambassades de Varsovie et Moscou durant la guerre froide et, tout à l'opposé,

l'heureux édifice Gaboury à Mexico, qui dégage une image plus optimiste et créative du Canada durant le règne de Trudeau.

Malgré une structure du document fondée sur cette histoire politique, c'est plutôt sur le caractère canadien des ambassades et la « question du modernisme » (p.9) que l'auteur présente comme des objectifs d'analyse principaux dans son introduction. La question du modernisme est souvent exprimée en termes de style, ce qui est questionnable, plusieurs architectes refusant de considérer qu'ils travaillent dans une approche « stylistique ». Quoi qu'il en soit, cette mise en parallèle de l'architecture des ambassades avec l'histoire de l'architecture moderne est tellement connue qu'elle ne mérite pas d'être un critère d'analyse central. Par contre, l'auteure adopte une attitude paradoxale à l'égard de l'expression nationale. Constatant d'une part que la chancellerie est une « métonymie pour représenter une nation à l'étranger » (p.5) et d'autre part que l'idée d'une architecture nationale est illusoire, on sent la valse hésitation. Il est bien dommage que ce ne soit qu'en conclusion qu'elle informe le lecteur qu'elle a « intentionnellement distingué les questions identitaires des autres problématiques dans un but très précis, à savoir le rejet d'une interprétation de l'architecture en tant que forme nationale » (p.180) Qualifiant sa position de ferme, elle ajoute immédiatement « le contenu des programmes, les discours politiques, l'intégration de certains éléments naturels et fictifs contribuent à créer une image symbolique du Canada à l'étranger ». (p. 180–181). Il va de soi que le nationalisme en architecture n'est pas de l'ordre de la substantialité mais de la représentation voire de la construction identitaire. C'est son intérêt. À partir de là, c'est bien l'étude de la source et de la valeur des contenus symboliques d'une part, et la recherche des moyens mis en œuvre pour les traduire dans l'architecture d'autre part qui doivent servir à l'élaboration d'une grille d'analyse plus systématique. Autrement, l'auteure reste très dépendante des scénarios conceptuels que les architectes ont bien voulu divulguer.

L'ouvrage est accompagné de nombreuses illustrations qui viennent appuyer et servir le propos de l'auteure. On peut cependant regretter la disposition de plusieurs images sur deux pages, ce qui respecte peu l'intégrité du document lui-même et empêche le lecteur de voir adéquatement l'illustration à moins de vouloir casser la reliure du livre.

Jacques Lachapelle
Université de Montréal

Morisset, Lucie K., Luc Noppen, et Patrick Dieudonné. *Patrimoines modernes : L'architecture du vingtième siècle à Chicoutimi*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2004, 192 pages.

Drouin, Martin. *Le combat du patrimoine à Montréal (1973–2003)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, « Patrimoine urbain », 2005. Pp. 386.

La réflexion en matière de conservation du patrimoine bâti au Québec s'enrichit de deux publications parues récem-

ment aux Presses de l'Université du Québec et dont les auteurs oeuvrent à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain de l'Université du Québec à Montréal.

Bien que le mot patrimoine figure dans le titre de ces deux ouvrages, leur contenu diffère considérablement. Le premier, *Patrimoines modernes. L'architecture du vingtième siècle à Chicoutimi*, recense et commente un certain nombre de constructions datant de la période moderne sur le territoire de l'ancienne ville de Chicoutimi. De ce fait, il s'agit fondamentalement d'un ouvrage d'histoire de l'architecture cherchant à identifier et à comprendre les éléments incontournables d'une production architecturale plus récente issue de cette région de la province. À lui seul, ce contenu justifie la pertinence de l'ouvrage puisqu'à ce jour peu de résultats de recherche ont été publiés à propos de l'architecture des villes québécoises en région. Le sujet traité est d'autant plus judicieux que l'état de la connaissance à propos de la production architecturale québécoise postérieure à la Seconde Guerre mondiale demeure embryonnaire. Depuis la publication en 1989 de l'ouvrage pionnier de l'historien de l'architecture Claude Bergeron, *Architectures du XX^e siècle au Québec*, seule la publication accompagnant l'exposition du Centre Canadien d'Architecture, *Les années 60 : Montréal voit grand* (2003) s'est attardée plus en profondeur à ce chapitre plus récent de l'histoire de l'architecture au Québec avec Montréal comme point de mire.

L'ouvrage témoigne de recherches sérieuses dans les sources primaires, un travail dont l'historien de l'architecture ne peut faire l'économie afin de bien documenter un sujet d'étude. Les résultats de ces recherches sont présentés sous la forme d'analyses des styles, des formes et des typologies des édifices construits grâce auxquelles le lecteur constatera que, toutes proportions gardées, l'architecture des bâtiments de Chicoutimi issus de cette époque participe aux grands courants internationaux de l'heure. Ce constat se veut d'autant plus manifeste qu'il est soutenu par une présentation instructive de l'évolution de la trame urbaine et du contexte urbain prévalant à ce moment. Finalement, il importe de préciser qu'une portion de l'ouvrage est consacrée aux créateurs, sortant ainsi de l'anonymat les architectes ayant contribué à cette importante production.

Enfin, nul ne pourrait passer sous silence la qualité de la présentation de l'ensemble de ces informations. Outre la généreuse iconographie, dont l'intérêt tient du grand nombre d'élévations et de plans—sans compter les nombreuses reproductions d'esquisses d'architectes—, le lecteur appréciera également l'organisation de l'information sous la forme de différents index qui permettent une consultation efficace. Avec ce souci appréciable de faire de cette publication un ouvrage utile et utilisable, on se surprend de l'absence d'un plan du secteur d'étude précisant l'emplacement des lieux identifiés. D'ores et déjà, l'on sait que le site ne constitue pas un aspect fortuit du projet d'architecture quel qu'il soit. Qui plus est, la topographie particulière de Chicoutimi, caractérisée par la présence de la rivière et ses fortes dénivellations en bordure, ne fait que

convaincre de la pertinence de mettre en relation l'emplacement de l'édifice avec sa fonction et ses caractéristiques formelles.

L'ouvrage de Martin Drouin, *Le combat du patrimoine à Montréal (1973–2003)*, quant à lui, consiste en une analyse du phénomène de la conservation du patrimoine à Montréal. L'ouvrage origine de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université du Québec à Montréal sous la direction de Lucie K. Morisset. Tel que l'explique l'auteur dans son introduction, la recherche interroge les rapports entre la reconnaissance du patrimoine et la constitution d'une identité montréalaise. Selon lui, cette identité montréalaise s'appréhenderait par l'étude des mécanismes qui ont mené à la création du patrimoine au cours de ces trois décennies, un phénomène qu'il désigne sous le vocable de patrimonialisation. Dit autrement, la réponse aux questions «Qu'est-ce que le patrimoine?» et «Comment se fabrique-t-il?» contribuerait considérablement à la compréhension de l'image que se sont créée les Montréalais(es) à propos de leur ville.

En prenant les articles de la presse écrite comme base documentaire de sa recherche, Martin Drouin transporte donc le lecteur dans un chapitre relativement récent de l'histoire de cette ville. L'objectif principal de la première partie de l'ouvrage intitulée *Le patrimoine menacé : jeter les bases d'une identité* est de démontrer, par l'entremise des différentes luttes pour la sauvegarde du patrimoine et de leurs intervenants, le début de la construction d'une identité montréalaise. L'examen de ces dossiers chauds permet également de constater la métamorphose de la notion de patrimoine à travers le temps qui évolue du monument d'architecture, tel qu'incarné par la maison Van Horne (sise autrefois rue Sherbrooke Ouest et démolie en 1973), à l'ensemble urbain comprenant plusieurs bâtiments et des espaces interstitiels. La genèse de la construction de cette identité est consignée dans la seconde partie de l'ouvrage (*Le patrimoine aménagé : affirmer une identité*) qui poursuit la lancée exploratoire des mécanismes de la patrimonialisation de la première en plus d'explorer les moyens mis en œuvre afin de valoriser ce patrimoine sauvegardé.

Sans conteste, l'ouvrage constitue une contribution pertinente, voire significative, pour le domaine de la conservation du patrimoine au Québec si ce n'est que pour le travail formidable que représente l'examen de ces moult luttes, leur nombre témoignant de l'ampleur que prend ce mouvement depuis plus de trente ans. Le lecteur appréciera très certainement les tableaux-synthèse placés en annexe qui répertorient les lieux jouissant d'un statut juridique (classement, citation et désignation) octroyé par un palier de gouvernement (provincial, municipal et fédéral) et, plus particulièrement, le tableau synoptique qui liste les principales campagnes de sauvegarde à Montréal et l'objet des litiges.

Mais la contribution la plus appréciable de cette recherche demeure la réflexion quant aux liens qu'entretiennent patrimoine et identité dans le contexte spécifique de Montréal. À ce titre, l'ouvrage de Martin Drouin est convaincant : un lieu ne devient patrimonial qu'en vertu d'un consensus, par la volonté de

plusieurs. De la métropole du progrès à laquelle on l'associait pendant les années 1960, Montréal est devenue une ville où le patrimoine participe au développement. De la conservation de monuments isolés, Montréal se veut une ville où le patrimoine se vit au quotidien.

La démonstration étoffée et efficace des rapports entre l'identification du patrimoine et la construction d'une identité dans cet ouvrage repose sur l'analyse d'un patrimoine tangible composé de bâtiments et de paysages urbains. N'y aurait-il cependant pas lieu de penser que l'identité montréalaise est aussi tributaire d'autres aspects patrimoniaux qui relèvent davantage de l'univers de l'immatériel, tels que les habitudes, les comportements et les modes de vie qui caractérisent la vie urbaine montréalaise? Bien qu'ils soient intangibles, ces aspects se manifestent dans une continuité temporelle, imprègnent de façon concrète des lieux sur le territoire et participent à la définition du patrimoine. Si on comprend que l'objet de l'ouvrage de Martin Drouin n'était pas l'analyse de ces préoccupations relevant davantage des sciences sociales—un sujet suffisamment vaste et complexe pour constituer une autre thèse de doctorat—, son propos aurait néanmoins gagné à positionner plus clairement quelques-uns de ces autres aspects qui constituent, tout comme la reconnaissance du patrimoine, «...des clés d'intelligibilité des mécanismes à la base de la construction d'une 'identité' montréalaise » (p. 17). Compte tenu de l'intérêt grandissant pour les questions relatives au patrimoine intangible dans les sphères internationales de la conservation, une telle précision aurait fait en sorte d'ouvrir la perspective quant à la diversité du rôle du patrimoine dans la construction d'une identité et son évolution.

Tout en proposant des contenus différents, ces deux ouvrages se veulent complémentaires. Considérés l'un en rapport à l'autre, ils font foi de l'importante contribution des disciplines de l'histoire de l'architecture et de l'histoire urbaine dans la conservation du patrimoine en assurant une compréhension de l'environnement bâti, condition *sine qua non* pour déterminer ce qu'il est convenu d'appeler patrimoine. Ces deux ouvrages témoignent également de la variété des préoccupations inhérentes au domaine de la conservation du patrimoine et, finalement, de l'importance de la diffusion des connaissances acquises par la recherche. Connaître pour reconnaître, dit-on souvent dans le milieu...

Claudine Déom
Université de Montréal

Cambron, Micheline, dir. *La vie culturelle à Montréal vers 1900*. Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005. Pp. 412.

Le collectif *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, dirigé par Micheline Cambron, contient des travaux issus de deux événements organisés en 1999 pour souligner le centième anniversaire des Soirées du Château de Ramezay. Poursuivant le double objectif de prendre la mesure de la vie culturelle de

la métropole au tournant des XIX^e et XX^e siècles et de rendre compte de l'état actuel de la recherche sur cette période, l'ouvrage comprend dix-huit textes abordant des aspects variés de l'univers culturel des Montréalais de l'époque. Si les limites thématiques, chronologiques et spatiales permettent au recueil d'atteindre une certaine unité, toutes les contributions ne sont pas d'égale valeur au niveau de la profondeur des interrogations soulevées et des réflexions poursuivies. Les thèmes abordés sont nombreux et importants dans le domaine de l'histoire culturelle : tradition et modernité, libéralisme et conservatisme, rôle du clergé et des pouvoirs publics, philosophie de l'art, distinction entre culture savante et culture populaire, etc. Ce foisonnement thématique fait à la fois la force et la faiblesse du collectif : la variété est appréciée, mais peu de ces questions sont abordées avec profondeur. L'épilogue d'Yvan Lamonde nous fait toutefois bien sentir à quel point cette époque constitue une période cruciale dans l'avènement de la modernité culturelle et nous porte à souhaiter davantage de travaux à son sujet.

Souignons d'abord quelques contributions qui nous semblent particulièrement utiles, réussies ou stimulantes. Laurier Lacroix, dans « L'art au service de 'l'utile et du patriotique' », résume la perception et l'appréciation dominante des arts plastiques vers 1900. La pensée utilitariste qui valorise l'art en fonction de son utilité nationale, civile et morale est appliquée aux arts visuels, mais le lecteur peut aisément extrapoler au sujet de cette pensée et croire qu'elle s'applique aussi à la littérature, ce qui permet de comprendre contre quelle vision de l'art s'est élevé le symbolisme de l'École littéraire de Montréal. Alors que plusieurs chapitres abordent des productions culturelles ou analysent le contenu d'œuvres diverses (surtout littéraires), Micheline Cambron offre un texte rafraîchissant sur les règles d'étiquette régissant les comportements des hommes et des femmes lors d'événements culturels. En analysant les textes prescriptifs, Cambron montre comment les comportements sont codifiés et propose une hypothèse, celle d'un troisième espace situé entre le public et le privé. Les représentations culturelles publiques donneraient lieu à la formation de « micro-espaces privés » tandis que les représentations intimes, dans un salon privé, seraient aussi des sortes de représentations publiques. Michèle Dagenais se démarque également avec « Autour de la Bibliothèque municipale de Montréal », dans lequel des enjeux culturels sont abordés sous un angle politique. En racontant les débats autour de la création de la bibliothèque municipale de Montréal et en décrivant les perceptions de différents acteurs sur l'utilité et l'accessibilité d'une bibliothèque publique, Dagenais traite du rôle de l'Église et des pouvoirs publics ainsi que de la démocratisation de la culture, un objectif qui était loin de faire l'unanimité chez les Montréalais. Les pratiques culturelles de certains groupes sont également scrutées, comme le fait Mireille Barrière avec les étudiants de l'Université Laval à Montréal. Ceux-ci participent aux activités du Cercle Ville-Marie, une association universitaire encadrée par l'autorité religieuse, tout en assistant régulièrement aux spectacles de l'Opéra français de Montréal, un lieu culturel laïque dont la fréquentation permet une certaine forme de contestation de l'autorité et la revendication du droit au plaisir.